

## Malte, voyage en utopie

Par Marie-Françoise Baslez,  
professeur d'histoire ancienne à l'université Paris XII–Val de Marne

L'épisode de Malte, se déploie entre symbolisme et réalité, qu'il s'agisse du récit de naufrage, de la construction du récit du séjour dans l'île et de l'image qui est donnée de l'île et de ses habitants.

C'est l'occasion de s'interroger sur les visées de l'auteur des Actes : comment il écrit ? et donc pour qui il écrit ?

### 1. Le contexte littéraire : l'épisode de Malte, entre symbolisme et réalité.

#### Le récit de naufrage.

Les exégètes insistent sur la symbolique biblique : figure de Jonas, symbolique de la résurrection, symbolique eucharistique.

Les spécialistes de la littérature grecque y voient un stéréotype de récit romancé. Problème de l'utilisation de la fiction (**Glen Bowersock**, son nouvel ouvrage Bayard)...

Mais le réalisme du récit démontré par Ch. **Reynier**, *Paul de Tarse en Méditerranée*, Cerf 2006.

#### Le débarquement à Malte.

Une succession de stéréotypes et de situations conventionnelles inversées, traitées dans le mode d'écriture de la paradoxographie antique (chercher à émerveiller). La vipère comme recrudescence du péril de mort après le naufrage (mises en scène de plusieurs épigrammes poétiques fictifs). L'hospitalité des Barbares, comme exemple de comportement paradoxal.

#### L'image de Malte : une image contradictoire, une image inversée.

Des précisions et en même temps une image stéréotypée, qu'on va maintenant développer.

### 2. Malte, une représentation du bout du monde.

#### Malte, en symétrie de Lystres.

Cette représentation ressort de deux récits symétriques (**voir textes**): l'utilisation de la symétrie dans la représentation de l'espace et la représentation d'une vie. Il s'agit bien de « confins », puisque l'auteur place l'apôtre en terre barbare, aux limites du monde civilisé : en effet, on y parle plus grec. La notion de confins est relative et le critère linguistique apparaît déterminant à Luc, comme il l'était d'ailleurs pour Paul (**Rm** 1, 14). L'apôtre arrive là comme au bout du monde, après un parcours éprouvant, pourchassé dans le premier cas, naufragé dans le second.

Enfin, le bout du monde est le lieu de la divinisation, c'est-à-dire de tentation :..

### La représentation du monde des Grecs : le centre et les extrémités du monde.

Dans l'historiographie grecque, de même, l'historien et ses lecteurs se situent au centre du monde. Les poèmes homériques, au VIII<sup>e</sup> siècle, utilisent déjà une représentation centrée de l'espace, qu'il s'agisse de la terre habitée qui s'inscrit dans un bouclier, ou de la cité. (*Iliade* 18, 483-50). La représentation du monde dans un cadre circulaire ne relève pas seulement de l'imaginaire poétique, comme on pourrait le croire. Elle a perduré jusqu'au II<sup>e</sup> siècle de l'empire romain, même dans les applications fonctionnelles de la géographie : on a retrouvé dans le camp de Doura-Europos, sur les bord de l'Euphrate, un bouclier portant une carte de la Mer Noire et des villes côtières, représentée dans un cercle et selon des axes de symétrie, avec le coefficient de déformation que l'on peut supposer.

#### Les Grecs sont donc ethnocentristes.

Leur ethnocentrisme a des origines religieuses et éthiques. Une fois établie, dès les origines de l'hellénisme, la séparation du monde en deux entités – « Nous et les autres », les Grecs et les Barbares – les Grecs ont érigé leur culture, leur religion et leur mode de vie en norme universelle, L'écriture de l'histoire est marquée par cette représentation du monde. Le Grec prend conscience de ce qu'il est en se posant comme différent : ainsi, dans les récits historiques, les autres peuples sont décrits non pour eux-mêmes, mais par comparaison avec les Grecs, ce qu'on appelle le raisonnement analogique.

#### Tout cela a modelé une certaine représentation de l'espace.

La Grèce est au centre du monde, qu'on fasse passer le méridien zéro par Delphes ou par Athènes. Autour de ce centre, Hérodote reconstruit le monde de façon géométrique, selon des axes de symétrie : ainsi, le cours du Ni, au Nord, devient symétrique de celui du Danube, au Sud, et est orienté Ouest-Est ! Les terres habitées et leurs populations sont représentées selon un schéma de dégradation depuis la mer, la Méditerranée. Hérodote justifie ce schéma par la distinction des genres de vie, nomades, éleveurs et paysans grecs. La médecine hippocratique et la philosophie aristotélicienne le fondent sur la théorie des climats : le rationalisme et la mesure des Grecs s'inscrivent dans la zone méditerranéenne tempérée, tandis que les Orientaux doivent leur « mollesse » au climat chaud et les peuples du Nord leur bravoure anarchique aux rigueurs du froid. (Aristote, théorie des climats).

Plus on est loin des Grecs, plus on est « excentrique » dans tous les sens du terme. En même temps, les extrémités du monde ont toujours gardé un pouvoir attractif. Déjà, dans les poèmes homériques, le pays des Éthiopiens, l'extrême Sud, confine avec le monde divin et les habitants y acquièrent une nature surhumaine. Dans le Far West des Grecs, marqué par le mythe d'Héraclès, le fleuve Océan fait passer dans un autre monde, celui des morts. La découverte de l'Inde lors de la conquête d'Alexandre introduit dès lors un Extrême-Orient, qui joue le même rôle que le pays des Éthiopiens dans la quête du divin. Seule la notion d'Extrême-Nord demeurera toujours très relative et très fluctuante, même sous l'Empire romain, bien qu'on voie resurgir le « mirage scythe » à la fin du I<sup>er</sup> siècle.

#### Le thème du dépassement

Toute la littérature du voyage véhiculent le thème du dépassement, en accord avec l'idéal d'émulation que porte toujours, au I<sup>er</sup> siècle, l'éducation grecque. Aller plus loin, c'est se dépasser et dépasser les autres ; aller jusqu'aux « extrémités du monde », c'est aller

jusqu'au bout de soi-même, jusqu'au bout de ses forces, pour se révéler dans son authenticité, ainsi que Paul l'a bien mis en valeur dans le passage autobiographique (2 Co 11, 25-26).

#### Le bout du monde lieu de la révélation.

Dans les voyages initiatiques d'Apollonios de Tyane, un charismatique à peu près contemporain de Paul, dont la Vie miraculeuse a été rédigée au IIIe siècle, la révélation de la sagesse est située chez les Indiens et les Éthiopiens, à l'Extrême Sud et dans l'Extrême Orient. Dans la biographie de ceux qu'on appelle aujourd'hui les « saints païens », les déplacements géographiques jouent un rôle déterminant dans la révélation de l'« homme divin » (*theios aner*). Les confins du monde sont devenus l'objectif des voyages philosophiques, dans la quête de la sagesse.

### **3. L'île comme terre d'utopie.**

Le modèle homérique de l'île des Phéaciens, modèle de la cité.

Le voyage de Iamboulos dans l'île des bienheureux (**Diodore**, Ier siècle avant notre ère)

#### Le passage dans un monde paradoxal.

Pour prouver qu'on est allé au bout du monde, il faut en avoir rapporté des souvenirs extraordinaires. Le voyageur en pays lointain s'attend d'ailleurs à y trouver du merveilleux. Aussi, tout récit de voyage est marqué par ces catalogues de *Merveilles du monde* – merveilles de la géographie, de la botanique, de la Zoologie, de l'ethnographie ou de l'art – qui commencèrent de se multiplier. Les récits de marchands et de navigateurs ont toujours éveillé la suspicion et l'on débat, par exemple, des étendues réellement parcourues par Pythéas de Marseille, auteur d'un *Périple* au IVe siècle avant notre ère.

Au Ier siècle, les récits de voyages extraordinaires étaient très populaires. L'historien Diodore nous a conservé celui du marchand Iamboulos, un Phénicien sans doute, qui prétendait avoir atteint l'île du Soleil, dans l'océan du Sud, c'est-à-dire, pour nous l'Océan Indien. Certains détails tendraient à suggérer qu'il s'agit, bien réellement, de l'île de Ceylan (Taprobane de son nom antique), connue à partir du moment où Alexandrie entretint des relations avec l'Inde et où l'on découvrit le phénomène de la mousson au IIe siècle de notre ère. Mais l'auteur transpose un voyage possible, qui fut peut-être bien réel, en un parcours initiatique, où la traversée représente un rituel de passage, et le point d'arrivée le retour à l'Âge d'Or

Ce récit a un fond d'authenticité. Un itinéraire plausible peut être reconstitué d'après le texte, depuis l'Arabie du Sud (actuel Yémen) jusqu'à l'Éthiopie, puis de l'Éthiopie au delta du Gange, en passant un archipel dans l'Océan Indien. Des mentions sont exactes, comme la description de la forme de l'île (s'il s'agit bien de Ceylan) et l'identification du coton. Mais l'observation géographique et ethnographique fourmille aussi de *mirabilia* : la nature fournit à profusion le nécessaire ; les gens sont égaux dans leur statut comme dans leur physique, si bien que l'organisation sociale est harmonieuse et stable ; les tâches sont réparties par roulement ; les femmes sont mises en commun ; les insulaires se donnent volontairement la mort au moment fixé pour eux ; point de guerre, ni de discorde... Tout cela, évidemment, sent l'utopie, les Grecs, depuis Homère, ont eu coutume de considérer les îles comme le lieu par excellence de l'utopie..

### Entre le monde des hommes et celui des dieux.

Ces confins du monde représentent le monde inversé, puisque ce sont les Barbares qui font preuve d'humanité : Malte se prête au tableau d'une société utopique, comme le pays des Éthiopiens dans les poèmes homériques ou l'île du Soleil, dans l'Océan Indien, pour les historiens hellénistiques. Luc utilise donc des cadres très conventionnels pour mieux faire prendre conscience à ses lecteurs de la dimension héroïque de l'apôtre, mais aussi de la différence chrétienne, puisque, bien sûr, Paul refuse la divinisation et renvoie la foule à Dieu (Ac 14, 5).

Dans les Actes, dans deux récits symétriques de la geste de Paul, les confins continuent d'apparaître, conventionnellement, comme le lieu du passage entre le monde des hommes et celui des dieux. D'où la réutilisation de mythes.

Le récit de Lystres dans les Actes établit la bonne connaissance du milieu local qu'ont les apôtres, ici la Phrygie, ainsi que du système de représentation mentale dans lequel il leur faut intégrer leur discours, c'est-à-dire suburbain, entre ville et campagne, ce qui est spécifique du culte de Zeus dans la région. L'identification de Barnabé et de Paul avec Zeus et Hermès s'explique par un mythe local, extrêmement populaire, que nous connaissons aujourd'hui encore par le couple emblématique de Philémon et Baucis. Il s'agit d'un mythe lié au Déluge : alors que Zeus et Hermès parcouraient le monde *incognito*, comme souvent les dieux grecs, tous leur refusèrent l'hospitalité dans cette région de Phrygie, à l'exception de Philémon et Baucis, de pauvres vieillards. Ils furent donc les seuls à être épargnés lors du déluge que Zeus, dieu de la pluie et des phénomènes atmosphériques, envoya en représailles et ils devinrent les desservants d'une culte local de Zeus. C'est un mythe tout à fait local. Les fouilles archéologiques récentes, avec les inscriptions et les ex-voto qui ont été mis à jour, signalent que l'association de Zeus et d'Hermès, tous deux réunis à la terre, est propre à cette région. Cela prouve l'importance de ce mythe dans la construction identitaire locale. À l'époque des Actes des Apôtres, il avait déjà été popularisé dans le monde romain, après l'expédition de Quirinius dans la région au début de notre ère et la mise en circulation d'*Histoires de la Phrygie*, qui remontaient évidemment aux temps mythiques. Ovide le reprit dans les *Métamorphoses*. La morale de l'histoire est qu'il faut s'attendre à la visite des dieux et redouter leur châtement, qui peut être terrible et totalement destructeur.

Cette représentation du monde mêle des réalités historiques et des interprétations conventionnelles. Au centre de l'Asie Mineure, la Lycaonie, que n'avait pas désenclavé le réseau routier romain, pouvait apparaître comme un bout du monde ; les inscriptions attestent également de l'usage exclusif des dialectes indigènes. Dans le cas de Malte, l'image de confins apparaît plus arbitraire et moins justifiée : certes, cette île est une étape vers le continent africain, mais sur des itinéraires bien balisés ; par ailleurs, l'archéologie locale atteste de son hellénisation et de sa romanisation. Outre les conventions d'une écriture de l'histoire héroïsante, on peut trouver aussi dans ces récits le désir de se libérer de l'effet homogénéisant de la paix romaine, en prenant en compte des identités locales particulières, pour fonder l'universalisme chrétien.

## Conclusion :

### **En conclusion, on doit s'interroger sur la visée des Actes entre mythe et réalité? Pourquoi Luc a choisi ce mode d'écriture ? Pour qui écrit-il ?**

Il s'agirait d'instruire en distrayant. Dans un essai tout à la fois polémique et stimulant de 1994, **Glen Bowersock** (*Le mentir vrai dans l'Antiquité. la littérature païenne et les évangiles dans l'empire romain*, traduit chez Bayard en septembre 2007) raisonne sur une certaine concomitance entre l'écriture des Actes des Apôtres, dans les années 70-80, et la date du plus ancien roman antique que nous ayons conservé. Le genre romanesque se développe ensuite pendant plusieurs siècles. Les spécialistes de l'histoire religieuse s'interrogeaient déjà sur le rapport du roman antique avec la religion, si grande est la place qu'y tiennent les dieux. Apparitions et interventions surnaturelles constituent des motifs récurrents. On y a vu parfois, de façon très excessive, des romans à clés, qui seraient une forme d'initiation aux religions à mystères, en généralisant la visée de *L'âne d'or*.

De façon plus nuancée, on parle aujourd'hui, pour certains d'entre eux, de roman « pieux », de roman « missionnaire », de roman de « propagande religieuse ». En effet, les romans s'efforcent souvent d'établir des passages entre deux cultures et deux systèmes religieux. sanctuaire de Delphes, cœur du monde grec, jusqu'à Memphis en Égypte et Méroé en Éthiopie ; au bout du monde.. Les romanciers se révèlent être des passeurs de culture, comme veut l'être l'auteur des Actes des Apôtres. Parmi les exégètes chrétiens, de Richard Pervo à Daniel Marguerat, on a recherché l'influence des romans antiques sur les Actes des Apôtres, leur auteur et leurs lecteurs, à travers une même culture du voyage et un même goût pour le surnaturel, la mise en exergue de quelques figures féminines ou exotiques, comme celles de Lydie ou de l'eunuque éthiopien. L'historicité reconnue aux Actes diminue d'autant : il ne s'agirait plus que de récits et de figures.

Il est incontestable que les premières générations chrétiennes lisaient et appréciaient les romans profanes, dont on a mis récemment en lumière l'influence sur les Actes apocryphes des Apôtres et la première littérature hagiographique, en particulier dans le plus ancien de ces textes, les *Actes de Paul et de Thècle*, composés en Asie Mineure à la fin du IIe siècle. Voyages, périls, magie, songes, merveilles s'y succèdent. La force d'authenticité de l'œuvre de Luc ressort justement aujourd'hui de la comparaison avec les *Actes apocryphes*, aujourd'hui publiés et étudiés.

Les lecteurs des Actes des apôtres relèvent incontestablement de la culture du voyage et de la sensibilité romanesque. Cela ne les situe pas pour autant parmi les esprits crédules, voire superstitieux, une proie facile pour les cultes venus de l'Orient. Les romans antiques ne sont pas une sous-littérature, mais véhiculent une culture encyclopédique. Les lecteurs des romans antiques sont les notables des cités, ceux qui vont au théâtre et qui font partie de ces clubs de lettrés que décrit Plutarque. Ce sont aussi des gens modernes, qui bougent, qui sont sensibles aux innovations introduites par l'Empire romain, qui ont des idées sur le monde.